

---

# Notre Tandem Sino-Français

*Mars 2019. Par Corentin DUMERY, avec l'aide de Dongrui LU.*

---

Il y a dans les regards des enfants une certitude naïve. De ce que Papa leur dit, de ce que Maman leur répète, il n'y a que des vérités absolues. Sommes-nous réellement un adulte avant d'avoir tordu le cou de ces préceptes ? Car si vérité il existe, je ne saurais aujourd'hui en prétendre l'une d'elle absolue.

Il serait effectivement bien naïf de se contenter de penser que si les jardins chinois sont si différents des nôtres, c'est simplement que c'est une mode de là-bas, que si les fêtes des Amériques sont si joyeuses et colorées, c'est uniquement parce que la coutume le veut. La vérité s'il en est une, c'est que ces différences sont autant de témoins et de marques d'une logique légèrement différente.

Comment ne pas se fasciner de cette vision distordue que chaque étranger nous propose ? C'est comme s'il n'avait jamais écouté les conseils de Papa et de Maman, comme s'il débarquait là, libre de tout penser et de tout faire parce qu'on ne lui a jamais dit de tenir sa fourchette dans la main gauche et son couteau dans la main droite.

Moi je trouve cela incroyable de me dire que sous d'autres circonstances, j'aurais pu penser comme lui, j'aurais pu ne pas tenir mes acquis pour acquis et ne pas tenir de fourchette du tout. Je m'en suis réellement rendu compte quand je suis allé avec un ami chinois qui s'appelle Junjie au Musée du Louvre.

Car c'est une chose que de faire son chemin au milieu du passé de mes ancêtres, c'en est une toute autre que de devoir l'expliquer à quelqu'un. Je ne pensais pas voir dans les yeux de Junjie un musée si différent, un musée si curieux, si incompréhensible. Des sculptures de dieux grecs aux chambres stylisées de la Renaissance Française qui sont à l'étage, partout là où je contempiais simplement il se trouvait totalement perdu.

C'était pour moi comme un pan de ma culture qui s'écroulait à chacune de ses questions, une vérité absolue qui tombait à chaque point d'interrogation. J'avais plus à apprendre de ses questions que lui de mes réponses.

Quelques jours plus tard, la responsable de l'intégration des étrangers à l'école me nommait parrain d'une chinoise, 冬锐 (que nous appellerons ici Dongrui par commodité). Je vis une période de ma vie marquée par une soif d'apprendre et de partager, c'est pourquoi j'ai décidé de saisir cette chance d'avoir un rapport privilégié avec une personne d'une culture totalement étrangère à la mienne. Je souhaite aujourd'hui, aidé de Dongrui, porter une réflexion approfondie sur mon rapport à l'interculturel.

Par interculturel, je veux tout d'abord parler de ma perception des cultures étrangères. Notre vision d'une culture étrangère nous semble souvent satisfaisante lorsqu'elle n'est que superficielle. Il existe certes des éléments faciles à assimiler tels que la gastronomie ou la littérature, mais il est également des facettes bien plus difficiles à réellement comprendre telles que les valeurs, les normes, ou l'implicite. L'interculturel est souvent comparé à un iceberg, tant la partie cachée d'une culture peut se révéler colossale. Mon premier objectif sera donc d'explorer autant que possible la partie cachée de l'iceberg.

Mais par interculturel, je veux également parler de la perception que j'ai de ma propre culture. En la mettant en perspective à l'aide d'une seconde culture et en cherchant à l'expliquer à une non-initiée, je souhaite mieux comprendre les spécificités et les raisons des us et coutumes de là d'où je viens. Ainsi, mon second objectif sera de mieux me connaître et d'être conscient de comment je peux être perçu par des étrangers.

Pour ce faire, je souhaite utiliser aussi bien des ressources personnelles que culturelles. En particulier, nous pourrions utiliser différents divertissements afin d'introduire nos cultures. Je souhaite également inviter Dongrui à prendre part à des activités comme des jeux ou de la cuisine afin de l'impliquer dans sa découverte de la culture française. Enfin, nous pourrions discuter de sujets plus complexes à l'aide de ressources fournies par des auteurs tels que Sauquet ou Pelletier dans le but d'entrevoir des facettes plus subtiles de nos cultures respectives.

---

Je vous parlais en introduction de regards d'enfants et des vérités absolues qui les parsèment. Je n'ai pas choisi ces mots au hasard, et je pense que si nous voulons comprendre l'interculturel, nous devons commencer par nous rapprocher de l'enfance. C'est pourquoi le premier élément que je choisis pour faire découvrir un peu de mon monde à Dongrui sera le film d'animation *Astérix et les Indiens*.

*Qu'est ce qui motive ce choix précis ?*

Si Astérix m'intéresse ici, c'est que ses œuvres possèdent toutes plusieurs niveaux de lecture. C'est certainement l'une des raisons du succès de la saga : les enfants comme les adultes s'en amusent. L'utilisation de la langue, tout d'abord, se veut à la fois claire et subtile. Les mots employés sont généralement simples et ne gênent pas la compréhension globale. A l'opposé, les auteurs utilisent des expressions plus complexes comme par exemple avec les noms des personnages : même à moi il m'est difficile d'expliquer le sens d'Abraracourcix ou Idéfix.

Cependant ce qui m'intéresse surtout ici, ce sont les différentes lectures *culturelles* possibles. Là aussi, Astérix regorge d'interprétations. Voici pour l'illustrer le texte d'un centurion ordonnant à ses légionnaires de se positionner en formation tortue :

« Vous croyez connaître le topo bande de grosses boîtes de gelée de cervelles ?  
Vous avez tort ! Et comme dit le proverbe, le tort tue ! Alors, demi-tour, à droite !  
Formation carapace de tortue ! Pronto ! Pronto ! Plus vite que ça ! »

-Un centurion-

*(Vous pouvez visionner l'extrait ici <https://youtu.be/tyLPJp-VTu4?t=105> )*

Là où il est facile de voir des petits soldats se mettre en formation et leur chef leur crier dessus, il est tout de même plus complexe de saisir l'entièreté de ses paroles scandées hâtivement. Pour réellement saisir tout leur sens, il faut être familier avec la civilisation romaine au point de connaître ses formations militaires, connaître l'italien « pronto », et être assez à l'aise avec la langue française pour déceler le jeu de mot.

Dongrui n'a pas eu exactement le même visionnage que moi. Cependant, à l'aide du bouton pause et d'explications, j'ai tout de même pu constater que la majorité des références culturelles et linguistiques étaient accessibles à toute personne étrangère manifestant une certaine curiosité. Je

pense que l'univers enfantin et comique d'Astérix est un très bon cadre pour entretenir la curiosité et l'intérêt tout en disséminant des spécificités plus complexes.

Moi-même, j'aurai appris de ce visionnage. Je n'aurais jamais cru que Dongrui connaîtrait les gaulois, et pourtant ce peuple semble assez connu sous le nom 高卢人 (gāo lú rén). Il semblerait même que ce nom soit parfois utilisé pour parler des Français modernes. Au contraire, je pensais que le rôle du druide serait facile à comprendre grâce à la proximité du mot avec son équivalent anglais, mais il s'est révélé totalement nouveau pour elle. J'imagine que ce mot n'aurait posé aucun problème à un Anglais ou un Irlandais par exemple, il est donc intéressant de constater dans quelle mesure certains aspects que l'on pense simple à comprendre pour un étranger ne le sont pas pour toutes les nationalités.

En discutant plus en détails de l'art de la bande dessinée, j'ai constaté que même si Astérix n'avait pas réussi à pénétrer l'empire du milieu, Tintin, lui, y était parvenu. 丁丁, comme il est appelé en Chine, est avant tout connu pour la vision de la Chine présentée dans l'album « Tintin et le Lotus Bleu ». Dongrui, après avoir lu l'album en français, commentera :

« Ce livre de Tintin illustre bien la situation de Shanghai à cette époque là, tous les noms de magasins étaient encore en chinoise traditionnel, les costumes, les pousse-pousses, les policiers de concessions différentes... D'ailleurs je trouve le nom de pousse-pousse amusant, en réalité on tire le véhicule, le contraire de pousser ! »

Cette remarque sur le paradoxe des pousse-pousses me plaît particulièrement puisqu'une nouvelle fois, Dongrui m'ouvre les yeux sur mon propre langage ou ma propre culture. Je ne m'étais tout simplement jamais posé la question. Même si ici il est facile de réaliser que ma vision est changée grâce à sa remarque, je pense qu'en la côtoyant ma perception change chaque jour sans que j'en sois réellement conscient.

---

Je souhaiterais maintenant m'intéresser à une réflexion initiée par Benjamin Pelletier sur son blog *gestion-des-risques-interculturels.com*. Dans un de ses articles, l'auteur analyse en détail les différences entre les jardins français et chinois, ces différences traduisant les différents rapports à la Nature dont ces créations témoignent. L'article est consultable au lien suivant :

<http://gestion-des-risques-interculturels.com/pays/europe/france/les-jardins-reflets-des-cultures-2-la-decouverte-europeenne-du-jardin-chinois/>

Pour commencer notre propre analyse, j'aimerais mettre en lumière une citation du frère Attiret, expatrié en Chine au XVIII<sup>ème</sup> siècle :

« D'une part, le jardin chinois est un artifice qui vise moins à exprimer la puissance de l'homme sur la nature qu'à reproduire les puissances de la nature elle-même ; d'autre part, le jardin chinois se caractérise par un agencement irrégulier. »

-Frère Attiret-

A de nombreuses occasions, Dongrui et moi avons constaté à quel point la remarque du moine était toujours d'actualité.



Voici par exemple une photo, à gauche, d'arbres longeant la Loire à Blois. Remarquez la perfection des angles, et la rigueur de la rangée. Ce n'est pas à proprement parler un jardin, mais en marchant sous ces arbres j'ai immédiatement repensé à la remarque du frère Attiret. C'est comme si un jardinier avait passé ses nuits à couper les branches et à vérifier à la règle que tout était bien parfait, du moins parfait dans le sens où il l'entend. De façon assez intéressante, Dongrui ne semblait pas y voir une prouesse technique, mais n'en était pas moins intéressée :

« C'est rigolo ! »

-Dongrui-

Je trouve cela intéressant de constater qu'à travers le regard culturel qui est le sien, ces arbustes ressemblent plus à une plaisanterie qu'à un bon goût esthétique. De la même manière, les motifs extravagants et démesurés du jardin du château de Chambord (photo de droite) n'ont pas semblé générer chez notre amie chinoise une admiration particulière, du moins pas tant que les petites fleurs sur les bords des allées où nous marchions.

On pourrait naïvement voir une forme de naïveté dans ce mépris du grandiose et ce respect des petites choses, mais je pense plutôt voir ici quelque chose proche de la simplicité. Je pense même trouver dans cette simplicité une caractéristique culturelle, et c'est à travers ces jardins que je l'ai découverte. Pour reprendre la métaphore de l'iceberg, le style des jardins est aisément classé au sein des éléments au-dessus la surface, parmi les différences les plus simples à assimiler. Cependant, je pense qu'on peut voir à travers l'agencement et la finition d'un jardin des marques de spécificités culturelles bien plus profondes sous la surface de l'eau comme le rapport à la Nature ou la place de l'individu dans la société. Cette dualité à la fois simple à percevoir et complexe à comprendre m'intéresse particulièrement, car elle me permet d'améliorer ma compréhension pas à pas.



Voici à titre de comparaison une photo prise dans le jardin du mandarin Yu à Shanghai, ville où Dongrui a grandi :

Une nouvelle fois, l'article de Pelletier nous apporte des clés de lecture. Il nous explique notamment que le jardin est pensé comme un petit monde et qu'il se doit à ce titre de représenter un *paysage*, c'est à dire *shanshui* en Chinois. Ce terme se traduit par l'association du mot *montagne* et du mot *eau*.

C'est donc au milieu des fausses rivières et des fausses montagnes que les arbres et les bâtiments s'inscrivent. Nous sommes alors à l'opposé de la dualité château-jardin auquel mon esprit est habitué, séparant les deux comme si l'un était chez l'homme et l'autre chez la Nature.

Enfin, le jardin chinois est pensé pour surprendre, et se dévoile petit à petit. Il est là pour éveiller la curiosité et se laisser explorer. Le jardin français, tout au contraire, se doit d'être visible dès le premier coup d'œil : on souhaite que l'invité prenne conscience de l'immensité de l'espace et sa finesse immédiatement.

---

Inversons les rôles un instant afin de laisser à Dongrui l'occasion de nous présenter quelque chose. Je lui ai demandé un sujet qui serait à même de me surprendre, d'ouvrir mes perspectives sur une culture dont je connais déjà assez bien la surface mais dont les profondeurs me restent inaccessibles. Son choix s'est porté sur un sujet à la fois linguistique et culturel, et dont beaucoup de subtilités m'échappent toujours malgré ses explications. A mon tour de vous présenter ce que j'ai retenu de l'art du *chengyu*.

## 口蜜腹劍, *kǒu mì fù jiàn*

« *Bouche miel ventre épée* »

En guise d'introduction, voici un premier *chengyu*. Il permet de décrire le fait de cacher ses mauvaises intentions sous une apparente bienveillance.

*En quoi ces quatre caractères assemblés forment un chengyu ?*

Les *chengyu* sont à mi-chemin entre poésie et proverbe. Ils sont de multiples types, certains racontent des histoires, d'autres sont simplement imagées, mais ils partagent tous deux points communs.

Le premier est qu'ils comportent une morale ou un message. Souvent la morale ressemble à celles que nous pourrions avoir dans une fable de La Fontaine ou dans nos propres proverbes. Cependant, le message n'est pas toujours explicite, notamment lorsque le *chengyu* raconte une histoire : il est alors indispensable pour la compréhension du *chengyu* d'avoir les connaissances culturelles associées. Voici un exemple :

## 杯弓蛇影, *bēi gōng shé yǐng*

« *Tasse arc serpent ombre* »

Ce *chengyu*, incompréhensible au premier abord, fait en réalité référence à une histoire connue par les membres de la culture chinoise. Pour le comprendre, il faut donc avoir entendu l'histoire de cet homme qui eut peur du reflet de son arc dans sa tasse en le confondant avec un serpent. Ce *chengyu* se traduirait par conséquent par notre expression « avoir peur de son ombre ».

Comme ici, il n'est pas rare qu'un *chengyu* soit l'équivalent direct d'une expression française. Il serait intéressant d'étudier les raisons anthropologiques et linguistiques amenant à la création en parallèle de ces expressions, car elles sont parfois presque identiques :

一箭双雕, yī jiàn shuāng diāo  
« Une flèche double vautours »

A ce stade vous l'aurez sans doute remarqué, mais le second point commun que partagent les chengyu est leur longueur : ils sont tous composés de quatre caractères. C'est d'ailleurs pourquoi en français ils peuvent être appelés « catachrèse quadrisyllabiques ». Ce qui me surprend et que je n'arrive pas encore à comprendre, c'est que cette contrainte de longueur semble justifier le fait que le chengyu ignore complètement les règles usuelles de la langue chinoise. En France, il ne serait jamais venu à un poète l'idée d'enlever des verbes de son vers pour former un alexandrin.

Le mot chengyu est formé de deux caractères, le premier signifiant *former* et le second *langue*. Cependant, cette remarque même et le fait d'étudier les mots en regardant de quoi ils sont composés semblent être la marque de mon incapacité à comprendre cette culture. En effet, lorsque je demandais à Dongrui de m'expliquer pourquoi ce mot était formé de ses deux caractères, elle me demandât pourquoi. Ce n'est pas un questionnement naturel pour les Chinois, car beaucoup de mots sont composés de plusieurs caractères et ces derniers ne sont pas toujours très pertinents. Parmi les préférés que j'ai découvert avec Dongrui, je souhaiterais citer *ours* qui se dit *ours-chat* ou encore *chouette* qui se dit *chat-tête-aigle*. Mais encore une fois, la décomposition que je vous fais n'est pas du tout pertinente. En tant qu'étranger, je m'en amuse, mais le questionnement même ne semble pas atteindre mes amis chinois.

Cependant je ne peux m'empêcher de me demander comment faire si je suis un jour attaqué par un aigle à tête de chat, car si j'appelle à l'aide en chinois, tout le monde pensera alors que je suis menacé par une chouette.

« - ... Donc un chengyu peut raconter une histoire et un message à la fois ? 4 caractères pour ça c'est vraiment très court, non ? » lui demandais-je.  
« - C'est la magie du chinois ! »

De la magie pour nous effectivement. Cette magie, je pense, tient sa source du mélange de mots et d'idées présent dans les caractères chinois. Je pense que le thème des chengyu était un très bon choix pour m'aider dans ma compréhension non seulement de la culture chinoise, mais aussi de la façon de penser qui y est associée.

---

Dans la perspective d'améliorer notre compréhension de nos deux cultures, je vous propose maintenant de nous pencher sur l'ouvrage « *75 questions pour aborder l'interculturel* » de M. Sauquet. Ce document se présente sous la forme d'une liste de questions complexes dont les réponses changeront grandement selon la culture de la personne qui y répond. J'ai sélectionné, pour notre analyse, certaines questions qui, je l'espère, révéleront des différences entre la société de Dongrui et la mienne. Vous pouvez trouver le document complet au lien suivant :

[http://docs.eclm.fr/pdf\\_annexe/75%20questions%20pour%20aborder%20l%27interculturel%20novembre%202015.pdf](http://docs.eclm.fr/pdf_annexe/75%20questions%20pour%20aborder%20l%27interculturel%20novembre%202015.pdf)

## **Le vide est--il partout ressenti comme manque, comme absence ?**

*Dongrui* : Non, pas vraiment. Parmi les peintures chinoises, il y en a certaines où le noir remplit presque tout l'espace, mais le plus souvent c'est justement l'absence qui sert à mettre en avant le sujet et sublimer le dessin. De même, je pense qu'un vide dans une conversation peut signifier beaucoup plus que la parole, par exemple un simple regard peut communiquer une émotion très forte.

*Corentin* : Je pense qu'en France les gens ont du mal avec le vide. Par exemple en décoration, personnellement je me sens obligé de mettre quelque chose sur chaque mur, sinon c'est comme si je gâchais son potentiel. Même dans les conversations, dès qu'il y a un silence un peu prolongé, tout le monde trouve ça très déstabilisant et ça montre que les participants à la conversation ne s'entendent pas très bien.

## **Quelle place fait--on aux morts dans les sociétés? Quel est leur degré de présence dans les pensées et la vie quotidienne des vivants?**

*Dongrui* : On ne parle pas vraiment des morts, je pense. Depuis que mon grand-père est décédé, plus personne n'en parle avec ma grand-mère par exemple. Mais c'est une question compliquée, je ne sais pas si c'est pareil dans les autres familles.

*Corentin* : Nous on en parle sans trop de problème je pense, que ce soit pour raconter leur histoire ou simplement se souvenir des moments passés ensemble. Cependant, les morts ne jouent pas un rôle spécialement important, à mon avis.

## **Cultures de respect des anciens, de soumission aux plus âgés, ou cultures plus égalitaristes?**

*Dongrui* : Je dirais que c'est plutôt une culture de respect des anciens. Par exemple, normalement quand on mange au restaurant, il y a des places réservées aux grands-parents pour montrer notre respect. Plus généralement, on les respecte dans le sens où on va partager ou parler avec eux, les aider, laisser notre place. Si une personne avec une grande différence d'âge te dit que tu as tort, tu vas plutôt avoir tendance à laisser tomber, en tout cas plus facilement qu'avec quelqu'un qui a moins de dix ans de plus que toi.

*Corentin* : Nous aussi on respecte les anciens dans le sens où on peut les aider ou laisser notre place, mais il n'y a pas d'implication hiérarchique. Si quelqu'un me dit que j'ai tort alors que je pense avoir raison, je vais lui expliquer mon point de vue indépendamment de son âge.

## **Quel est le sens d'un «oui»? Le «non» est--il utilisé fréquemment dans la langue de nos interlocuteurs?**

*Dongrui* : Un simple « oui » veut bien dire oui. Mais si on entend des phrases comme « oui, mais... », ou un équivalent, le « oui » ici est en fait un « non ». Le « non » est fréquent dans les discours familiaux mais pas trop dans les dialogues professionnels, je pense. De l'autre côté, « non » ne signifie pas toujours non. Par exemple lorsqu'un invité s'en va, il doit toujours dire « non » aux cadeaux de son hôte, c'est juste un acte de politesse.

*Corentin* : Je suis assez surpris de voir que ce n'est pas le cas partout, mais j'ai le sentiment qu'en France un « oui » est un « oui » et un « non » est un « non ». Bien-sûr, les formules de politesse appropriées seront utilisées, surtout au travail, mais globalement je pense que les Français communiquent assez directement. On peut dire que les Français sont francs.

Les questions sélectionnées ont réussi à mettre en lumière de nombreuses différences. J'ai sélectionné ces questions car je me doutais que ce serait celles sur lesquelles nos points de vue seraient différents, mais à travers nos réponses j'ai pu acquérir une meilleure compréhension de comment et pourquoi ils le sont. Pour conclure, je pense que cette expérience est assez réussie dans le sens où elle a dévoilé des points de vue intéressants, comme les différentes perceptions du « oui, mais » par exemple. Je pense cependant que ces questions restent très complexes et qu'il est difficile de distinguer ce qui est réellement culturel ou ce qui relève de la perception propre de l'individu.

---

Avant de clore cette étude, je voudrais encore mentionner quelques points. Je ne vous ai jusque-là parlé que des différentes expériences que j'ai menées et des conclusions que j'en ai tirées. Cependant, petit à petit lors du temps que je partageais avec Dongrui, j'ai également compris de nombreuses choses de façon plus discrète et diffuse. Ces conclusions sont peut-être les plus importantes et les plus intéressantes, car elles témoignent d'une compréhension de chaque instant.

Tout d'abord, mon rapport à la langue a changé. Auparavant, je ne me demandais que très rarement dans quelle langue communiquer, mais avec Dongrui, nos trois langues sont autant d'outils à notre disposition. Il n'est pas rare que nos conversations soient un curieux mélange d'anglais, de français et de chinois. J'aimerais, pour illustrer mon propos, me citer :

« 我们可以去 forêt for today ? »

[ *Nous pouvons aller à la forêt pour aujourd'hui ?* ]

-Corentin-

Cette phrase a fait rire Dongrui, mais le fait est qu'elle est sortie de ma bouche de façon tout à fait naturelle. Je n'y avait pas réfléchi, mais avec le recul, je pense comprendre pourquoi j'ai créé cette formulation étrange. Le début de la phrase est une invitation, il s'agit d'un pas vers l'autre, c'est pourquoi je fais l'effort de parler en chinois. Ensuite, en partie à cause des limitations de mon chinois, un mot français apparaît. Si la *forêt* est en français et non en anglais, c'est qu'il s'agit d'une forêt que je connais bien et que je m'approprie. Enfin, la fin de la phrase apporte une information, un terrain neutre sur lequel Dongrui et moi devons être d'accord, et c'est ainsi l'anglais qui est utilisé.

De façon plus générale, nous avons là quelque chose d'assez symétrique : je connais son langage, Dongrui connaît le mien, et nous maîtrisons tous les deux l'anglais. Même si mon niveau de chinois ne me permet pas encore de réellement discuter, il me permet de faire un pas vers elle et de montrer mon intérêt pour sa propre langue. Le français, à l'opposé, est pour moi la langue des explications et du partage. Je sais que Dongrui comprendra une bonne proportion de ce que je dis et je fais attention à parler en des termes simples ou proches de l'anglais. Cependant, lorsque la clarté est nécessaire, Dongrui et moi nous tournons vers l'anglais pour faire rapidement passer un message. L'anglais est alors la langue de l'équité.

Pour ce qui est de nos langues respectives, nous avons tous les deux gagné un regard rétrospectif que nous n'avions pas. En cherchant à expliquer à l'autre, nous sommes incités à remettre en question et chercher à comprendre ce que nous tenions pour acquis. Je ne pensais pas pouvoir éprouver tant de difficultés à expliquer ma propre langue, pourtant lorsqu'il me fut demandé d'expliquer la différence entre un *toit* et une *toiture*, je pris quelques minutes pour réfléchir. Le plus amusant à mon sens, c'est que pour moi ces deux mots sont clairement différents et leurs usages justifient l'existence de deux mots distincts. Malgré cela, j'ai éprouvé toutes les difficultés du monde à transmettre cette subtilité.

Un second point dont j'aimerais parler est notre rapport aux conflits. Vous ne serez peut-être pas surpris d'apprendre que ces désaccords furent pour moi très différents de ceux que j'aurais pu avoir avec un Français. Pourtant, je peux vous assurer que lorsque vous y êtes confrontés, il est difficile de garder la même patience dans ses explications et le désaccord s'amplifie sans que vous en soyez conscient. Ce qui semble alors n'être qu'un cruel manque de bon-sens n'est en réalité qu'une perception culturelle différente du problème ou tout simplement une compréhension différente de ce qui est en question.

Pour vous donner un exemple concret, durant une activité de découverte culturelle intitulée « *Initiation aux crêpes au caramel beurre salé* », il y eut un désaccord. Nous étions chez Dongrui, et pour la réalisation de la pâte à crêpe, nous avions à notre disposition un petit bol et un grand. Pour moi, la question ne se posait pas : pour mélanger la pâte, il nous fallait nécessairement le grand bol. Mais pour Dongrui la question ne se posait pas non plus : le grand bol était celui des légumes crus, inutilisable pour un quelconque autre usage.

Une autre différence culturelle se manifestait à travers notre désaccord : d'après mon expérience, là où les Français vont avoir tendance à argumenter pour faire valoir leur point de vue et convaincre, j'ai l'impression que les chinois vont plus facilement donner leur opinion sans ressentir le besoin de la justifier. Exprimer son désaccord peut alors être vu comme une marque d'irrespect, ce qui ne fait qu'aggraver le conflit.

Il est pourtant si difficile pour moi de prendre pour argent comptant une opinion avec laquelle je suis en désaccord. La frustration de ne pas comprendre et mon ego pourrait me pousser à maintenir le conflit en vie jusqu'à ce que je comprenne ou que je convainque, mais je sens qu'avec le temps et à travers nos échanges, ma perception évolue. J'arrive de plus en plus souvent à mettre les conflits de côté en me disant qu'ils ne sont probablement nés que de nos différences, et que chercher à convaincre à tout prix quelqu'un qui pense si différemment ne serait que puéril. Ce serait chercher à écraser la différence plutôt que de la comprendre.

Pour conclure, il existe un dernier point que je voudrais évoquer et qui restera certainement la principale conclusion de ces réflexions. L'interculturel, à travers les incompréhensions qu'il engendre et la richesse des échanges qu'il permet, se révèle être un frein et un moteur à la fois.

Bien sûr, le fossé culturel de plus de 9000 kilomètres qui sépare nos lieux de naissances est la source d'incompréhensions et de différences. A de nombreuses reprises, la barrière de la langue nous a empêché de nous exprimer pleinement.

Pourtant, toutes ces différences sont autant de raisons et de façons de s'interroger sur son rapport à soi, aux autres, et au monde. Elles deviennent des prétextes à l'échange, des raisons de s'intéresser encore d'avantage à l'autre. La différence, à défaut d'être comprise, peut-être adoptée et aider à accepter les frictions qui avec un autre français n'aurait pas été aussi facilement oubliées. Ce qui en résulte, pour Dongrui et moi, c'est une impression forte et unique de construire à deux une amitié riche au-delà des différences.

谢谢冬锐。